

**Une île devenue sépulture : *Les Esclaves oubliés de Tromelin* de Sylvain
Savoia**

Pooja Booluck-Miller

Université du Nouveau-Brunswick, Canada

Résumé

Si le défi de verbaliser son trauma est présent, le texte dans le roman graphique joue un rôle essentiel en suggérant, parfois de manière fragmentée ou elliptique, ce que les images amplifient par des techniques artistiques visant à susciter une résonance émotionnelle chez le lecteur. Cet article explore la représentation du trauma territorial en se penchant sur le roman graphique *Les Esclaves oubliés de Tromelin* de Sylvain Savoia, qui met en lumière le destin tragique des esclaves malgaches abandonnés à leur sort sur une île réputée dangereuse. Les théories d'écocritique postcoloniale et de « traumascapes » serviront d'outils pour analyser la persistance et la manifestation des impacts du colonialisme sur l'écosystème, tout en explorant comment le trauma des esclaves peut également contribuer à la « traumatopie ».

Mots-clés : traumatisme, esclavage, colonialisme, roman graphique, écosystème

Abstract

If the challenge of verbalizing trauma is present, the text in the graphic novel plays an essential role by suggesting – sometimes in a fragmented or elliptical way – what the images amplify through artistic techniques aimed at eliciting an emotional resonance in the reader. This article explores the representation of territorial trauma by focusing on the graphic novel *Les Esclaves oubliés de Tromelin* by Sylvain Savoia, which brings to light the tragic fate of the Malagasy slaves abandoned to their fate on a notoriously perilous island. Theories of postcolonial ecocriticism and “traumascapes” serve as tools for analyzing the persistence and manifestation of the impacts of colonialism on the ecosystem, while also exploring how the trauma of the slaves can contribute to the concept of “traumatopia.”

Keywords: Trauma, Slavery, Colonialism, Graphic Novel, Ecosystem

Introduction

Dans un contexte contemporain de crise environnementale globale, les études littéraires se tournent de plus en plus vers les représentations de la nature, des écosystèmes et des relations entre humains et milieux¹. Cette orientation reflète un glissement épistémologique qui distingue subtilement mais significativement la terre, envisagée comme espace vécu, chargé d'histoires, de mémoire et de conflits, de l'environnement, souvent pensé comme un ensemble biologique ou écologique plus neutre et globalisé. Cette distinction permet de mieux cerner les implications historiques, politiques et affectives de la terre en tant que lieu d'enracinement, d'extraction, de dépossession ou de survivance². Bien avant l'essor actuel des éco-études, à savoir les études environnementales littéraires, Frantz Fanon soulignait déjà la centralité de la terre dans les luttes anticoloniales. Dans *Les Damnés de la terre* (1961), il affirme que « pour le peuple colonisé la valeur la plus essentielle, parce que la plus concrète, c'est d'abord la terre : la terre qui doit assurer le pain et, bien sûr, la dignité » (47). Cette citation, fondatrice pour une réflexion postcoloniale sur l'écologie, révèle un lien ambivalent : la terre y est à la fois source de subsistance (le pain) et

¹ Nous pensons notamment ici à l'ouvrage collectif dirigé par Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn, *Humanités environnementales : Enquêtes et contre-enquêtes* (Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017 ; nouvelle édition 2022), ainsi qu'à l'article de Sara Buekens. Voir <https://journals.openedition.org/elfe/1299>, [consulté le 18 juillet 2025].

² Par enracinement, nous entendons le lien profond, souvent générationnel, qui unit une communauté à un territoire, source d'identité et de continuité (voir par exemple *Gouverneurs de la rosée* (1947) de Jacques Roumain). L'extraction désigne ici les processus industriels et économiques de prélèvement des ressources naturelles, fréquemment associés à des tensions sociales et environnementales (voir *Les Aubes écarlates* (2009) de Léonora Miano). La dépossession renvoie aux phénomènes d'expropriation, de déplacement ou de marginalisation des populations locales, dont les droits et les savoirs sont mis en péril (thème central dans la littérature postcoloniale, par exemple chez Aimé Césaire ou Édouard Glissant). Enfin, la survivance évoque la persistance, malgré les bouleversements, de pratiques, de mémoires et de liens avec la terre (on retrouve cette idée chez Ken Bugul ou Cheikh Amidou Kane). Pour une approche théorique, voir *Un nouveau droit pour la Terre* (2016) de Valérie Cabanes.

d'émancipation (la dignité), mais aussi objet de convoitise et de dépossession. Elle met ainsi en lumière une vision anthropocentrée – parfois qualifiée de « logique extractiviste³ » – qui ne reconnaît la terre que dans sa fonction nourricière ou productive. L'enjeu de cette étude est précisément de déplacer cette perspective, pour interroger les blessures infligées aux territoires eux-mêmes, non plus seulement comme supports de souffrance humaine, mais comme lieux de souffrance en soi.

Cette étude examine la représentation du trauma territorial dans *Les Esclaves oubliés de Tromelin* (Sylvain Savoia, 2019)⁴. Pour désigner ces espaces marqués par des blessures humaines et non humaines produites par la violence coloniale, nous proposons le néologisme « traumatopie », inspiré par les analyses d'Elizabeth DeLoughrey sur la manière dont les violences de l'histoire coloniale s'inscrivent dans les îles : selon elle, du point de vue colonial, l'insularité offrait un laboratoire idéal pour des expérimentations sociales et biologiques, une société panoptique et contenue, un espace considéré comme *terra nullius* – une sorte de monde en miniature où l'histoire pouvait être suspendue et entièrement contrôlée (Elizabeth DeLoughrey 2011 : 804). La « traumatopie » désigne ici des paysages où la mémoire des traumatismes humains et la dégradation des écosystèmes s'inscrivent de façon indissociable : le paysage porte matériellement et symboliquement les traces de la violence, tandis que la mémoire collective se construit en partie à travers ces lieux transformés. Cette relation ne relève pas d'une simple coexistence, mais d'une interdépendance dynamique, où souffrance

³ Modèle économique centré sur l'exploitation intensive des ressources naturelles, souvent au détriment de l'environnement et des communautés locales. Ce système repose sur la maximisation des profits en ignorant les conséquences sociales et écologiques (voir les travaux du biologiste et auteur uruguayen, Eduardo Gudynas).

⁴ Désormais, les références à cette œuvre seront indiquées par le sigle *EOT*, suivi du numéro de la page, et placées entre parenthèses dans le texte.

humaine et environnementale se conditionnent mutuellement. De même, le concept de « traumascapes » de Maria Tumarkin (2005) désigne des lieux transformés physiquement et psychiquement par la souffrance, portant des cicatrices visibles de violences historiques. Ces cadres, ancrés dans l'écocritique postcoloniale, guident l'analyse de la manière dont l'œuvre de Savoia représente le coût écologique et humain du colonialisme sur Tromelin, un territoire ultramarin français dans l'océan Indien. Comme l'explique Hillary Chute (2010), le roman graphique excelle dans l'expression du trauma grâce à son hybridité texte-image et sa structure fragmentée, permettant de visualiser l'indicible et de restaurer des mémoires effacées.

Si les littératures postcoloniales francophones ont largement exploré les séquelles psychologiques et identitaires de la colonisation dans des contextes géographiques et culturels variés – Maryse Condé aux Antilles, Ananda Devi dans l'océan Indien, Léonora Miano en Afrique subsaharienne –, la question des traumatismes écologiques liés à la colonisation, comme la surexploitation des mers, l'épuisement des sols ou la dégradation insulaire, demeure marginale dans leurs œuvres. Par exemple, chez Maryse Condé, la mémoire de l'esclavage et la quête identitaire dominant, tandis que les bouleversements environnementaux restent en retrait ; chez Ananda Devi, la violence sociale et intime prime, sans que la destruction des écosystèmes ne devienne un enjeu narratif central ; enfin, Léonora Miano interroge les fractures postcoloniales sans faire des atteintes à l'environnement un motif structurant. Le roman graphique, genre hybride combinant texte, image et temporalité fragmentée, offre au contraire un outil puissant pour représenter ces traumatismes écologiques, comme le souligne Chute, qui voit dans ce médium une capacité unique à « dessiner le désastre » et à témoigner des silences de l'histoire (2010 : 4).

La littérature graphique, genre hybride issu de la bande dessinée, se distingue par sa longueur, sa profondeur thématique et son ambition littéraire, comme l'ont montré plusieurs études récentes sur le roman graphique comme forme narrative autonome. D'un point de vue théorique, la littérature graphique se définit notamment par sa capacité à articuler, selon les travaux de Thierry Groensteen (1999, 2011), une narration visuelle et une densité discursive, engageant à la fois l'œil et l'intellect du lecteur. C'est cette synergie entre image et texte qui, selon Chute (2016), mais aussi selon notre propre examen de la production contemporaine, en fait un outil particulièrement adapté à l'expression du trauma, capable de rendre visibles les non-dits et les silences de l'histoire.

Dans le cas présent, *Les Esclaves oubliés de Tromelin* constitue un hypertexte au sens de Gérard Genette, en ce qu'il réécrit et prolonge le livre-document *Naufragés de l'île Tromelin* (2009) d'Irène Frain. Ce roman graphique fait référence au texte en s'inspirant des extraits cités par Frain, tout en s'appuyant sur les résultats des fouilles archéologiques menées par Max Guérout (2006–2010), notamment la mise à jour d'abris en pierre, de puits et de sépultures. Ce matériau permet à Savoia d'ancrer la mémoire dans le visuel et d'illustrer la résilience des esclaves face à un environnement hostile.

L'objectif de cette étude est donc double. D'une part, il s'agit de contribuer à une lecture écocritique et postcoloniale du roman graphique francophone⁵, en analysant la manière dont le médium donne forme à la « traumatopie », c'est-à-dire la représentation des blessures à la fois humaines et

⁵ Bien que Sylvain Savoia et Irène Frain soient tous deux des auteurs français, l'objet de leur œuvre – centré sur l'histoire coloniale, la mémoire esclavagiste et les trajectoires insulaires – s'inscrit pleinement dans les thématiques abordées par les littératures francophones au sens critique. Cette étude se positionne ainsi dans un cadre francophone entendu non comme une simple désignation linguistique, mais comme un espace d'interrogation postcoloniale, de remise en question des récits nationaux et de décentrement du regard littéraire.

environnementales causées par la violence coloniale. D'autre part, il s'agit de démontrer que le traumatisme de la terre – par analogie avec les « traumascapes » – peut être représenté avec acuité dans les productions graphiques contemporaines, grâce à la mobilisation de procédés visuels spécifiques. En effet, le roman graphique utilise la couleur pour suggérer l'intensité émotionnelle, la fragmentation des cases pour mimer la discontinuité de la mémoire, le silence visuel pour évoquer l'indicible, et la topographie du récit pour spatialiser l'histoire et les affects. C'est cette combinaison de techniques qui permet de créer une mémoire spatialisée, à la fois sensible, affective et politique, comme en témoignent les analyses de Chute appliquées à des œuvres traitant de catastrophes historiques ou écologiques.

L'analyse se déploiera en trois temps : après avoir défini les contours de la « traumatopie » et des « traumascapes » comme cadre pour identifier les blessures territoriales, au-delà des analogies anthropocentriques, nous examinerons comment *Les Esclaves oubliés de Tromelin* redonne une identité à l'île à travers les traces de la souffrance, de la perte et du souvenir, et enfin, nous analyserons la manière dont le traumatisme de la terre se révèle dans les sépultures oubliées.

Les murmures de la terre : écopolitique du trauma et mémoire postcoloniale dans *Les Esclaves oubliés de Tromelin*

Ce n'est qu'à partir des années 1990 que la théorie du trauma a suscité un intérêt croissant, en grande partie grâce à des critiques occidentaux tels que Cathy Caruth, Geoffrey Hartman, Shoshana Felman et Dori Laub. Leurs travaux, principalement enracinés dans la psychanalyse et centrés sur des événements historiques tels que la Shoah, ont contribué à conceptualiser le trauma comme une expérience psychique inexprimable, marquée par la dissociation, la répétition

et l'irruption involontaire du « souvenir » (Shoshana Felman et Dori Laub, 1992 ; Cathy Caruth, 1996). Cependant, plusieurs penseurs postcoloniaux, tels que Stef Craps (2013) et Irene Visser (2015), ont critiqué la limitation de ces modèles centrés sur l'individu et leur inadéquation à représenter des formes systémiques de violence comme l'esclavage et la colonisation.

Dans cette optique, émerge la nécessité d'une décolonisation de la théorie du trauma, qui implique une remise en question des modèles eurocentriques et une réarticulation des souffrances collectives à l'échelle des peuples et des paysages. Visser (2015 : 252), s'appuyant sur Michael Rothberg, insiste sur l'insuffisance des paradigmes traditionnels du trauma pour saisir l'amplitude des blessures coloniales, qui se déploient non pas comme des événements ponctuels mais comme des processus continus affectant générations humaines et environnements. Elle propose d'adopter des approches pluridisciplinaires, ancrées dans la mémoire collective, la géopolitique et l'écologie critique, afin de mieux penser la transmission intergénérationnelle et l'imbrication entre trauma humain et non humain.

Ainsi, dans le contexte postcolonial, le trauma ne se manifeste pas seulement dans les psychés fragmentées ou les récits disloqués, mais aussi dans des écosystèmes fragilisés, des paysages défigurés, des territoires appauvris par l'exploitation coloniale. Le lien entre mémoire traumatique et environnement colonisé devient dès lors un axe central pour comprendre les violences plurielles engendrées par l'histoire impériale – violences infligées à la fois aux peuples et aux lieux qu'ils habitent.

C'est dans le cadre d'une approche écocritique et postcoloniale que s'inscrit notre analyse de l'œuvre *Les Esclaves oubliés de Tromelin* (2019), en dialogue avec des perspectives critiques sur le trauma postcolonial. Le roman

graphique de Savoia, fidèle aux références du récit d'Irène Frain, narre le naufrage de L'Utile en 1761, un navire de ravitaillement transportant clandestinement des esclaves dans sa cale, ainsi que l'expédition archéologique dirigée par Max Guérout en 2008. Le naufrage s'est produit alors que le navire, affrété par la Compagnie française des Indes orientales, tentait de contourner les lois interdisant la traite en transportant illégalement 160 Malgaches. Après l'abandon des esclaves sur l'île, seuls sept femmes et un enfant survécurent. Parmi eux se trouvait Tsimiavo, dont la mémoire est aujourd'hui réhabilitée par la bande dessinée *Les Robinsons de l'île Tromelin : L'histoire vraie de Tsimiavo* d'Alexandrine Civard-Racinais et Aline Bureau. Cet ouvrage présente Tsimiavo comme une figure héroïque et digne, lui permettant ainsi d'échapper à l'oubli collectif que suggérerait même le titre du premier texte.

Les Esclaves oubliés de Tromelin, œuvre inspirée d'un épisode historique méconnu, articule mémoire coloniale, souffrance humaine et désolation environnementale. Le récit de Savoia donne à voir un espace-temps marqué par l'abandon, la violence et l'oubli, interrogeant la manière dont les corps et les territoires portent les stigmates d'un passé traumatique. Ces représentations visuelles trouvent également une résonance dans les enjeux géopolitiques contemporains. Comme le rappelle Shafick Osman dans son article « Tromelin : une cogestion qui se fait attendre... » (2012), Tromelin, territoire français depuis 1960, fait l'objet d'un différend territorial entre la France et l'île Maurice. Tandis que la France affirme une continuité de sa souveraineté, l'île Maurice revendique Tromelin comme partie intégrante de son territoire national⁶.

⁶ Cette tension rappelle le litige autour de l'archipel des Chagos, où le Royaume-Uni a expulsé la population locale pour maintenir une base militaire, défiant ainsi les principes du droit international. À cet égard, il est essentiel de noter qu'en octobre 2024, le Royaume-Uni a officiellement annoncé son intention de restituer l'archipel des Chagos à Maurice, marquant un tournant symbolique dans les revendications postcoloniales de souveraineté dans l'océan Indien.

Pour les îles indo-océaniques, les puissances européennes ont cherché et cherchent à maintenir leur contrôle sur les espaces stratégiques, au détriment des mémoires, des droits et des souffrances des populations locales. Dans ce contexte, *Les Esclaves oubliés de Tromelin* fonctionne non seulement comme un acte de mémoire visuelle, mais aussi comme un geste critique envers les récits nationaux et les cartographies postcoloniales. Ces constats invitent à examiner plus attentivement la manière dont le roman graphique, en conjuguant texte et image, actualise l'événement traumatique et en révèle la dimension écologique.

Paysages hantés : mémoire, trauma et écologie dans *Les Esclaves oubliés de Tromelin*

Afin de comprendre comment *Les Esclaves oubliés de Tromelin* transforme un épisode occulté en mémoire visuelle et écologique, il convient d'examiner les procédés narratifs et esthétiques qui soutiennent cette démarche. La dimension intertextuelle se précise lorsqu'on constate que Frain, dans son texte-documentaire, aborde principalement le passé – par l'entremise de l'« écrivain à bord », des journaux de bord et d'archives – tandis que Savoia transpose ces éléments dans une recreation graphique qui met en dialogue passé et présent. À travers cette réécriture, il établit une relation hypertextuelle, où le roman graphique fonctionne comme une actualisation visuelle, affective et politique de l'hypotexte de Frain. Cette relecture confère à l'événement une visibilité renouvelée, à la fois sensible et critique, et inscrit l'histoire dans une constellation de discours contemporains sur le pouvoir, l'effacement et la mémoire.

Certaines planches renforcent ces dimensions. Dans la Figure 1, les esclaves crient « fais vite », tentant de fuir le navire en flammes, mais la révélation que « ce n'est pas la peine », prononcée lorsqu'ils réalisent qu'il n'y a

pas d'issue possible sur l'île, souligne le caractère inéluctable de leur emprisonnement. L'écart entre le texte et l'image – l'angoisse désespérée des mots opposée au silence visuel de la mer menaçante – matérialise l'idée que l'environnement devient complice de la souffrance humaine. La mer, généralement symbole d'évasion, devient ici espace de capture. Ce contraste est renforcé par les couleurs sombres et les lignes angulaires des flammes qui encadrent les silhouettes paniquées, visuellement isolées dans un décor hostile.

Cette mise en tension entre narration verbale et visuelle illustre ce que Chute appelle « la puissance de la bande dessinée, précisément dans sa manière d'intervenir contre le discours du trauma centré sur l'indicible⁷ » (2016 : 5). Comme elle l'a montré à propos de Marjane Satrapi et d'autres auteures, le roman graphique permet de superposer différentes temporalités et voix narratives dans un même cadre, en rendant visible le processus mémoriel comme un acte visuel et réflexif. Dans *Les Esclaves oubliés de Tromelin*, cette capacité se manifeste notamment dans la juxtaposition d'images de chaos (incendie, panique) à des commentaires laconiques, renforçant ainsi l'impact émotionnel du traumatisme vécu. Ce dispositif de mise en tension, en démultipliant les perspectives et en confrontant l'urgence verbale à la fixité muette du paysage, matérialise visuellement le fonctionnement du souvenir traumatique : il fait coexister la vivacité des émotions, la fragmentation de la mémoire, et le silence persistant de l'indicible. Ainsi, la planche⁸ elle-même devient un espace de remémoration où la violence de l'événement se rejoue dans la superposition des traces – textuelles et iconiques – du passé.

⁷ La traduction de l'anglais est la nôtre : « Comics is powerful precisely in how it intervenes against the trauma-driven discourse of the unrepresentable and the ineffable [...] » (2016 : 5).

⁸ Autorisation obtenue de Sylvain Savoia le 4 février, 2024 pour toutes les illustrations présentées dans cet article.



Figure 1: Une planche illustrant un écosystème riche face au trouble des esclaves (*EOT* : 23).



Figure 2 : Une planche illustrant le dénuement de l'île 247 ans après, face à la sérénité de Savoia (*Ibid.* : 27).

À l'opposé, la Figure 2 présente un contraste : une île devenue stérile, vide de toute trace de vie animale ou végétale sauf celle d'une faune inattentive ou effrayée (la tortue fuyant l'humain, significatif d'un écosystème traversé par le trauma). Ce détail fait écho à l'argument de Lauren Woolbright (2011 : 17), selon lequel le trauma colonial ne se limite pas aux corps humains, mais affecte également la mémoire des lieux, des espèces et des milieux. En suivant la pensée de Gayatri Spivak sur la subalternité, Woolbright élabore le concept de « subalterne écologique » pour désigner un monde non humain rendu muet par la violence coloniale – un monde dont les blessures, bien que réelles, ne peuvent être saisies que par l'entremise de l'interprétation humaine. Dans cette perspective, l'environnement devient lui aussi un palimpseste de violences historiques, où se croisent ruines, non-dits et résilience écologique.

Le langage visuel s'accompagne d'un dispositif textuel significatif. Dans les deux planches, le rapport entre texte et image renforce la dichotomie temporelle et émotionnelle. Dans la Figure 1, les cartouches sont fragmentaires⁹, empreints de panique – des substantifs courts évoquent la brutalité du naufrage et la désorientation. Dans la Figure 2, les phrases s'allongent et se poétisent, instaurant une cadence lente et contemplative. Le texte épouse ici la topographie apaisée de l'île telle qu'elle est perçue par le personnage de Savoia, qui déclare : « Je n'échangerai ma place avec personne au monde » (*EOT* : 27). La juxtaposition des récits fait ressortir le caractère asymétrique des expériences : tandis que les esclaves menaient une lutte désespérée pour la survie sur une terre aride et inhospitalière, l'auteur s'approprie cet espace comme un

⁹ Selon Hillary Chute, le format fragmenté – avec ses cadres et interstices – reflète la nature désordonnée et éclatée des expériences traumatiques, rendant ainsi visible ce que la narration verbale traditionnelle laisse souvent dans l'ombre. La fusion unique du visuel et du verbal crée une narration multidimensionnelle du trauma, évident non seulement dans les phylactères des personnages malgaches, mais aussi dans leur illustration (141).

refuge méditatif, incarnant ainsi une forme contemporaine d'appropriation douce qui contraste fortement avec l'effacement brutal des présences antérieures.

Or, cette sérénité apparente masque un dialogue plus complexe avec la terre. Wilson Harris (Harris cité dans Elizabeth DeLoughrey et George Handley, 2011), auteur guyanais, insiste sur la nécessité d'un modèle historique épistémologique qui inscrit l'histoire dans la géographie, dans les strates du sol même. Elizabeth DeLoughrey, Jill Didur et Anthony Carrigan (2015) utilisent le terme « écocritique postcoloniale » pour illustrer la façon dont le changement environnemental se trouve intrinsèquement lié aux récits, aux histoires et aux pratiques matérielles du colonialisme et de la mondialisation. Loin d'être un simple spectateur du trauma humain, l'écosystème est un participant actif dans ce processus historique. Pareillement aux dodos qui ont disparu à cause de la colonisation néerlandaise, les oiseaux de Tromelin furent rapidement massacrés par les naufragés : « la nourriture est à portée de main. Les colonies d'oiseaux de ce sanctuaire n'ont pas appris à craindre l'homme » (*EOT* : 28). Cette dimension fait écho à la notion de « traumatisme », selon laquelle le paysage porte les traces tangibles et psychiques de la souffrance, constituant une mémoire incarnée dans la topographie même. La transformation du sanctuaire en scène de massacre témoigne ainsi d'un basculement brutal – l'environnement devient acteur et archive de l'histoire coloniale.

La tragédie des esclaves malgaches, longtemps occultée de l'histoire française, n'a été révélée que grâce aux expéditions successives menées par Guérout (Véronique Laroulандie et Christine Lefèvre, 2014). Parmi les découvertes, des bâtiments en pierre ont été identifiés, mais leur emplacement exact a nécessité des fouilles approfondies, le site ayant été endommagé lors de l'installation d'une station météorologique en 1950 (Joëlle Weeks, 2019). Ces

structures de pierre servaient de refuge contre les cyclones dévastateurs, témoignant de la capacité d'adaptation des esclaves à leur environnement insulaire, bien que leur construction ait également entraîné des dommages à l'île. Contrairement aux habitudes des Français, les traditions des Malgaches prohibent l'utilisation des pierres comme matériau de construction, les réservant ainsi à l'enterrement des morts. La figure 3 ci-dessous démontre la crainte, l'hésitation et la culpabilité des esclaves face à la transgression des croyances de leurs *razannas*, à savoir leurs ancêtres (EOT : 66). L'illustration, où prière et culpabilité se mêlent, capture visuellement cette scène de respect et de dévotion, où la terre est perçue comme une entité vivante et sacrée, dont la transgression implique une rupture douloureuse avec les traditions culturelles malgaches.

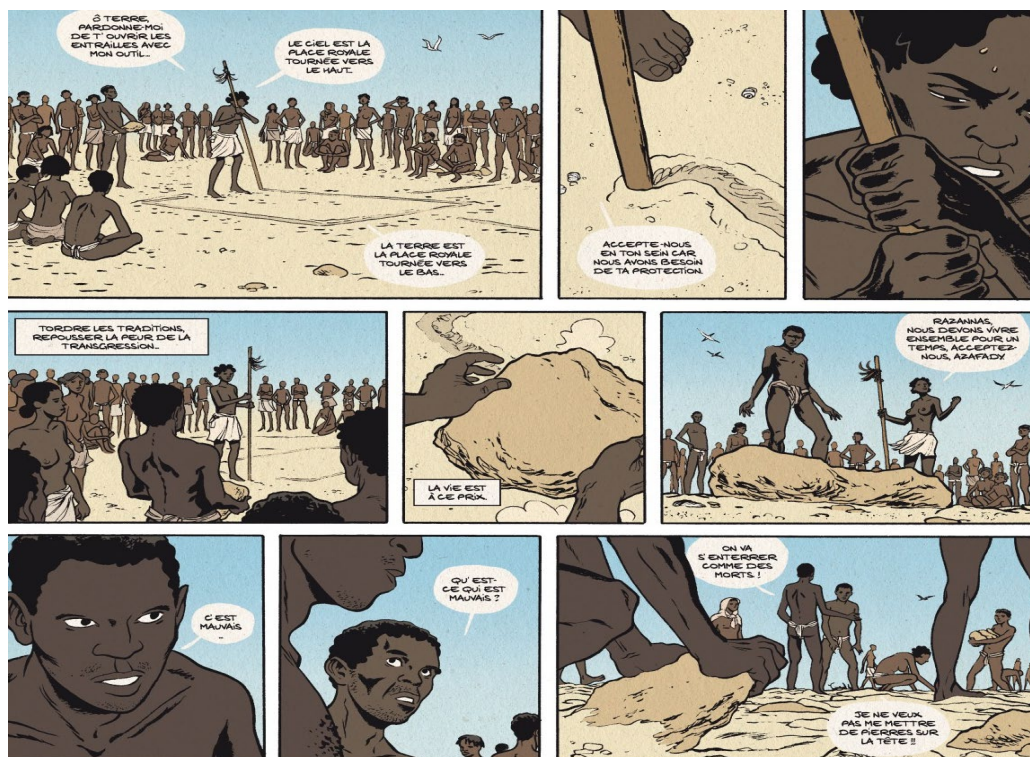


Figure 3 : Les Malgaches demandent pardon à la Terre, qu'ils décrivent ici comme « [...] la place royale tournée vers le bas », reconnaissant la sacralité des produits de la terre, tels que les pierres (EOT : 66).

Utiliser les pierres pour leurs habitations qui sont habituellement construites en bois est considéré comme *fady*, mot malgache signifiant tabou en français, mettant en évidence leur désarroi. Les personnages malgaches semblent hébétés, pris dans une lutte intérieure.

L'acte de déterrer les pierres les force à « tordre les traditions » et à repousser la peur de la transgression. L'expression « on se fait enterrer comme des morts » fait écho à cette situation tragique. En utilisant ces pierres pour construire un abri, les personnages s'engagent dans un acte de violation de leurs croyances et risquent une « mort » symbolique – la perte de leur identité et de leur lien spirituel avec leurs ancêtres.

De telles transgressions nécessitaient également une offrande faite aux *razannas*, impliquant la mort des animaux. Savoia utilise la technique de la personnification graphique : l'œil expressif des animaux, la position de leur corps, leur regard tourné vers le lecteur créent un effet d'adresse directe. Le lecteur est ainsi interpellé émotionnellement, sommé de reconnaître la douleur d'un être que l'histoire relègue au statut d'objet sacrificiel. Cette représentation établit une continuité entre les souffrances humaines et non humaines, soulignant la violence systémique infligée à tout ce qui est perçu comme subalterne.





Figure 4 : Les animaux utilisés comme offrandes pour demander pardon aux *razannas* (EOT : 56, 74).

Ce silence de la terre, ou plutôt son langage inaudible, renvoie à cette impossibilité de faire entendre pleinement la souffrance – humaine comme animale – infligée par la violence coloniale. Pour exprimer cette mémoire muette, il est nécessaire de recourir à une poétique de l'écoute et de l'attention aux traces infimes laissées dans le paysage, qu'elles soient archéologiques, corporelles ou affectives. C'est dans cette optique que figure le concept de « murmures sans mot » (*tongueless whisperings*) proposé par Martin Carter dans le poème « Listening to the Land », repris par DeLoughrey et Handley (2011 : 5). Carter, en se penchant vers le sol, tente d'entendre ce que la terre ne parvient pas à dire – ces voix sans langue portées par le sol, comme si la mémoire des souffrances, humaines ou animales, ne pouvait se manifester autrement que sous forme de murmures, de signes ténus. C'est donc parce que la terre garde en elle une mémoire indicible, partagée entre êtres humains et non humains, que la référence à Carter éclaire la façon dont la bande dessinée rend sensible ce « langage inaudible » : un passé traumatique inscrit dans la matière du paysage, rendu perceptible par l'attention que le texte et l'image lui accordent. L'île s'impose alors comme une « traumatopie », un lieu hanté par une histoire ineffable, où la terre conserve la mémoire de la violence coloniale mieux que les archives

officielles. Le mot « esclave » est ici un terme désignant non seulement les humains assujettis, mais aussi les êtres non humains réduits à de simples murmures, victimes de l'avidité humaine. Il est donc impossible de percevoir pleinement la souffrance des territoires et de l'écosystème, car tout comme l'esclave, leur voix fut étouffée par les méfaits de la colonisation.

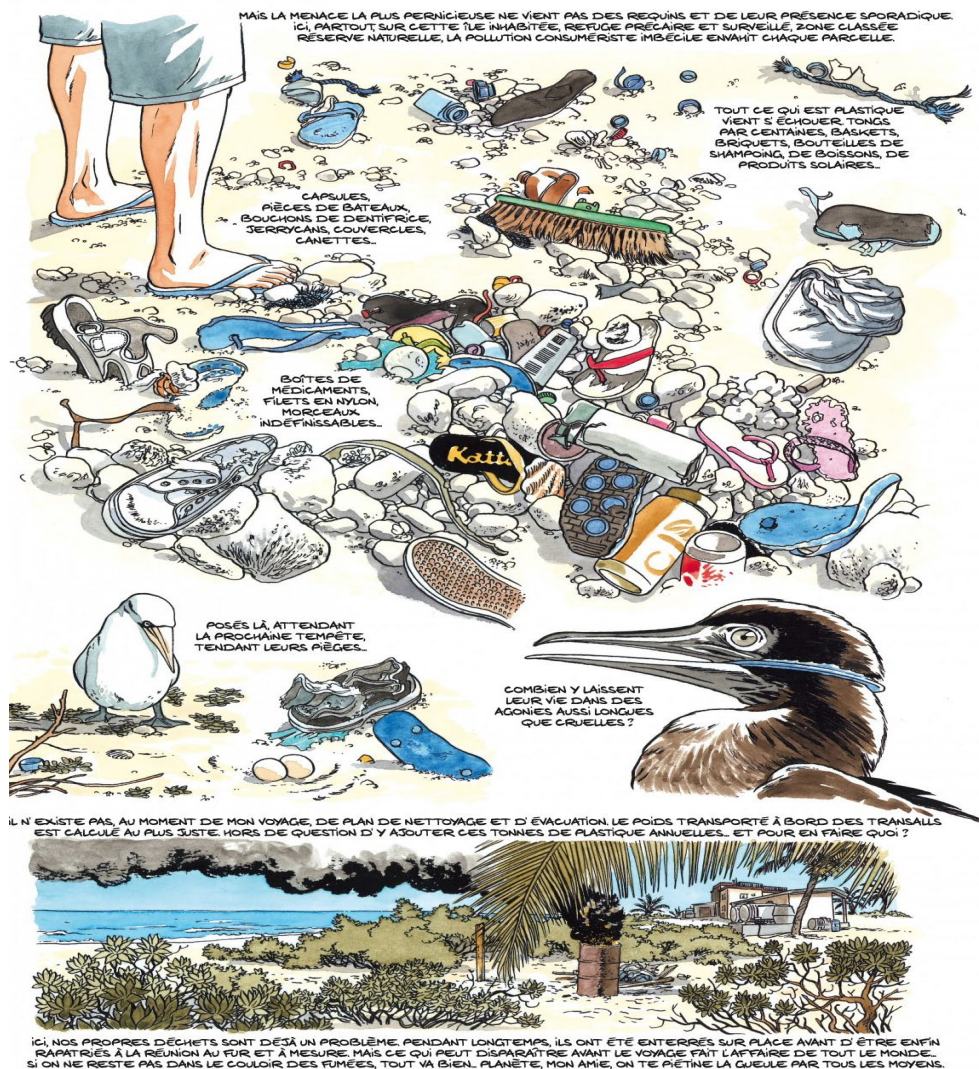


Figure 5 : La pollution consumériste laissant sa trace sur Tromelin (EOT : 60).

La figure 5 poursuit cette pensée en montrant l'île souillée par les déchets du monde contemporain : plastiques, filets, objets manufacturés jonchent le rivage. À l'instar de la figure 2, la figure 5 n'est pas encadrée : elle se déploie sur toute la planche, produisant un effet d'infini, du moment présent, et d'envahissement. Le texte se superpose à cette débâcle visuelle : « Planète, mon amie, on te piétine la gueule par tous les moyens » (*EOT* : 60). L'expression volontairement crue juxtapose l'intimité (« mon amie ») à la brutalité (« on te piétine la gueule »), incarnant le paradoxe d'une humanité à la fois dépendante et destructrice de son environnement.

L'absence d'encadrement des récits de Savoia contraste avec la clôture visuelle entourant les épisodes des esclaves, comme pour indiquer que les drames du passé, bien que circonscrits dans le temps, prolongent leur résonance dans le présent. Tandis que les esclaves furent réduits au silence par l'histoire, la nature, elle, porte encore les traces de la violence subie – non pas à travers une parole explicite, mais sous la forme d'une mémoire matérielle et écologique, souvent inaperçue ou déchiffrée par trop peu d'observateurs. Les coraux blanchis, les oiseaux disparus, la fumée noire évoquent une mémoire autre, une archéologie écologique du désastre. *Les Esclaves oubliés de Tromelin* devient ainsi un lieu de croisement entre mémoire postcoloniale et critique environnementale, où le roman graphique, par la synergie du texte et de l'image, élabore une esthétique du deuil, de la sépulture et du refus de l'oubli.

Les sépultures oubliées : le trauma enseveli à Tromelin

Prêter l'oreille au trauma d'autrui révèle certains défis, parmi lesquels figure le traumatisme secondaire. Katie Sloan, Jennifer Vanderfluit et Jennifer Douglas (2019 : 2), faisant référence au Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM-5), corroborent le fait qu'être témoin du trauma d'autrui

peut s'avérer si accablant que le témoin lui-même commence à manifester des symptômes similaires à ceux des personnes directement affectées par le trauma. Toutefois, une question émerge : la terre peut-elle, elle aussi, être sujette à une forme de traumatisme secondaire après avoir absorbé dans ses strates l'agonie des esclaves abandonnés ? La survie des sept femmes et d'un bébé a été rendue possible par l'établissement d'une microsociété organisée : des abris hors de portée des vagues ravageuses, des huttes en pierre, un puits d'eau creusé, mais surtout, une chambre réservée aux morts (*EOT* : 96, 68). Ces éléments attestent d'une résilience humaine qui s'inscrit bien dans le paysage traumatisé.

Les « traumascapes » portent ainsi la mémoire d'événements passés dans leur topographie même, rendant manifeste une histoire de douleur, de deuil et de survie. En ce sens, Tromelin se révèle comme une scène de deuil silencieux, dont les sépultures improvisées et les traces enfouies incarnent un refus de l'oubli plus qu'un oubli véritable. Outre la perte de ses ressources durant le séjour des naufragés, l'île porte les cicatrices indélébiles des esclaves morts, affectée physiquement, à savoir écologiquement, par le deuil collectif. Les vestiges humains, constitués d'ossements, suscitent un malaise chez les archéologues, qui peinent à reconstituer l'existence d'une femme abandonnée sur cette île déserte. Dans son roman graphique, Savoia illustre cette quête inaboutie en mettant en scène des fouilles archéologiques et en explorant l'histoire personnelle d'une jeune Malgache dont les restes ont été exhumés.

La Figure 6 présente Thomas, l'archéologue, qui identifie ces ossements comme appartenant à une jeune femme d'environ 25 ans. Cette scène met en exergue l'effort scientifique visant à reconstruire l'histoire de cette personne, tout en soulignant l'impact émotionnel que cet acte de recherche exerce sur les chercheurs eux-mêmes. Les fragments osseux sont minutieusement analysés et

classifiés, opérant ainsi comme une métaphore poignante de la tentative humaine de donner un sens à une tragédie historique souvent réduite au silence. Cette femme sans nom devient un sujet spectral, un écho d'humanité restitué par l'intermédiaire du sol et du dessin. Savoia fait de sa présence incomplète une figure centrale de la mémoire traumatique, où la terre agit non comme support mais comme témoin sensible. Le vent, le sable et la lumière dans ces planches ne sont pas de simples arrière-plans : ils agissent comme des médiums narratifs, porteurs d'un deuil partagé entre matière et mémoire. Dans cette dynamique, les ossements de la jeune femme se transforment en une preuve matérielle de l'héritage du colonialisme et de l'esclavage. Tromelin se révèle ainsi un lieu de mémoire, imprégné d'une histoire douloureuse – un « traumascap » où se mêlent souffrances, résistance et oubli différé, rappelant que toute archéologie du trauma exige une poétique du fragment.

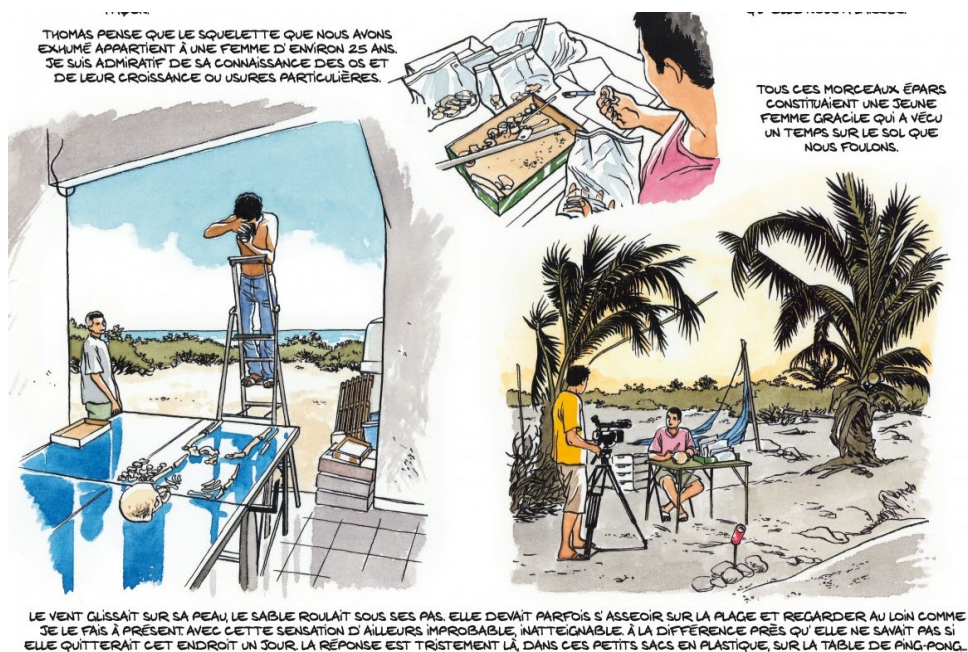


Figure 6 : Savoia s'interroge sur le vécu d'une jeune malgache, abandonnée à son tragique destin à Tromelin (EOT : 71).

Conclusion

Les littératures francophones, et plus particulièrement le roman graphique, ont longtemps relégué les questions de territoire, de nature et d'écosystème au second plan du discours postcolonial, considérant souvent ces œuvres comme inaptes à aborder des sujets complexes (Kodjo Attikpoé, 2019 : 6). L'analyse de l'œuvre *Les Esclaves oubliés de Tromelin* contredit ce préjugé : Savoia y rend visible l'histoire d'une île longtemps effacée, en l'inscrivant dans une mémoire à la fois humaine et environnementale. Ce roman graphique met au jour une mémoire du trauma colonial qui ne passe ni par l'archive officielle, ni par une narration linéaire, mais par la stratification des images, le foisonnement des traces matérielles et la fragmentation du récit. En mobilisant les ressources visuelles du médium, Savoia parvient à articuler les blessures infligées au territoire – ancre du navire, destruction des coraux, disparition de la faune – et la condition des êtres asservis qui y ont survécu.

Tromelin se dessine ainsi comme un espace liminal où se croisent violences humaine, écologique et géopolitique, et où la mémoire du trauma s'inscrit dans le paysage lui-même. Cette lecture montre que le roman graphique francophone peut non seulement accueillir, mais aussi renouveler l'analyse postcoloniale en intégrant pleinement la dimension territoriale et écologique du souvenir. *Les Esclaves oubliés de Tromelin* propose donc un modèle de récit où la mémoire du trauma colonial se lit dans le territoire : à travers les vestiges matériels, les silences et la puissance suggestive de l'image, l'œuvre offre une archive sensible et critique de l'histoire officielle.

Bibliographie

Attikpoé, Kodjo, *Les pouvoirs de la littérature de jeunesse*, Londres, Peter Lang, 2019.

Blanc, Guillaume et al., *Humanités environnementales : enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017.

Buekens, Sara, « L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française », *OpenEdition Journals*, 2019. [En ligne] <https://journals.openedition.org/elfe/1299>, [consulté le 18 juillet 2025].

Cabanes, Valérie, *Un nouveau droit pour la terre : pour en finir avec l'écocide*, Paris, Éditions du Seuil, 2016.

Caruth, Cathy, *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.

Chute, Hillary L., *Graphic Women: Life Narrative and Contemporary Comics*, Columbia, Columbia University Press, 2010.

Civard-Racinais, Alexandrine et Aline Bureau, *Les Robinsons de l'île Tromelin : l'histoire vraie de Tsimiavo*, Paris, Belin, 2016.

Craps, Stef, *Postcolonial Witnessing: Trauma Out of Bounds*, London, Palgrave Macmillan, 2013.

— *Disaster Drawn: Visual Witness, Comics, and Documentary Form*, Cambridge, Belknap Press, 2012.

DeLoughrey, Elizabeth et George Handley, *Postcolonial Ecologies: Literatures of the Environment*, New York, Oxford University Press, 2011.

DeLoughrey, Elizabeth, Jill Didur et Anthony Carrigan, *Global Ecologies and the Environmental Humanities: Postcolonial Approaches*, New York et Londres, Routledge Taylor & Francis Group, 2015.

Fanon, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1978.

Felman, Shoshana et Dori Laub, *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, Londres, Routledge, 1992.

Frain, Irene, *Les Naufragés de l'île Tromelin*, Paris, J'ai lu, 2010.

Groensteen, Thierry, *L'univers des mangas : Une introduction à la bande dessinée japonaise*, Bruxelles, Casterman, 1996.

— *Bande dessinée, mode d'emploi*, Bruxelles, Les nouvelles impressions, 2015.

Gudynas, Eduardo, *Extractivisms: Politics, Economy and Ecology*, Halifax, Fernwood Publishing, 2021.

Laroulandie, Véronique et Christine Lefèvre, « The Use of Avian Resources by the Forgotten Slaves of Tromelin Island (Indian Ocean) », *International Journal of Osteoarcheology*, n° 24, 2014, pp. 407–416.

Miano, Léonora, *Les Aubes écarlates*, Paris, Plon, 2009.

Osman, Shafick, « Tromelin : une cogestion qui se fait attendre... », *Outre-Terre*, n° 33–34, 2012/3–4, pp. 651–655.

Savoia, Sylvain, *Les Esclaves oubliés de Tromelin*, Paris, Dupuis, 2019.

Sloan, Katie, Jennifer Vanderfluit, and Jennifer Douglas, « Not 'Just My Problem to Handle': Emerging Themes on Secondary Trauma and Archivists », *Journal of Contemporary Archival Studies*, n° 6, vol. 20, 2019, pp. 1–25.

Tumarkin, Maria, *Traumascapes: The Power and Fate of Places Transformed by Tragedy*, Londres, 2005.

Visser, Irene, « Decolonizing Trauma Theory: Retrospect and Prospects » dans Sonya Andermahr (Eds.), *Decolonizing Trauma Studies: Trauma and Postcolonialism*, Basel, MDPI, 2015, pp. 250–265.

Weeks, Joëlle, « The Shipwrecked Slaves of Tromelin Island: A crime of Lese-Humanity », *Angles* (Online), n° 9, 2019, pp. 1–41.

Woolbright, Lauren, « Wounded Planet, Wounded People: The Possibility of Ecological Trauma », *All Theses*, 2011. [En ligne] https://tigerprints.clemson.edu/all_theses/1058, [consulté le 17 juillet 2025].